

Carême 2013

Homélie prononcées
par
Guy Lafon

Paroisse Saint Thomas d'Aquin

Je te donnerai...

(1) Après son baptême, Jésus, rempli de l'Esprit Saint, quitta les bords du Jourdain ; il fut conduit par l'Esprit à travers le désert (2) où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le démon. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim. (3) Le démon lui dit alors : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. » (4) Jésus répondit : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. » (5) Le démon l'emmena alors plus haut, et lui fit voir d'un seul regard tous les royaumes de la terre. (6) Il lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, car cela m'appartient et je le donne à qui je veux. (7) Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. » (8) Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu te prosterner devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu adoreras. » (9) Puis le démon le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : (10) Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ; (11) et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » (12) Jésus répondit : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. » (13) Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations, le démon s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.

Luc 4,1-13

« Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. » Tous nous le savons d'expérience. Car vivre, nous n'y parvenons que parce que nous avons été et parce que nous sommes encore nourris. Pas de vie, de son commencement à son terme, sans alimentation ! Mais le pain et, avec lui, tout ce que résume et représente ce mot à notre imagination, n'y suffit pas.

Pourquoi donc ?

Parce que la vie est autre chose encore que les éléments qui contribuent à la maintenir et à la fortifier. Disons-le d'emblée : la vie s'entretient du don lui-même qui lui a permis de surgir et de se maintenir. Car à l'origine de la vie il y a un geste désintéressé, généreux, et celui-ci se poursuit aussi longtemps qu'elle dure, et au-delà même de l'expérience que nous en faisons entre notre naissance et notre mort.

Cette absolue priorité du don, le démon ne l'ignore pas. Écoutons-le s'adresser à Jésus : « Je te donnerai tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, car cela m'appartient et je le donne à qui je veux. » Mais, en parlant ainsi, le démon mélange le vrai et le faux.

Car il est vrai que la vie est un don et qu'en un certain sens elle n'a pas de prix, puisque rien ne lui préexiste qui permettrait de l'acheter. Mais alors il est faux, mensonger, qu'elle ne s'obtienne et ne se maintienne qu'en échange d'une prestation que nous ferions et qui consisterait, par exemple, en l'aliénation de notre liberté. Or, c'est bien là, pourtant, ce que prétend le démon. Il ajoute, en effet : « Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. » Autant dire que la vie serait une marchandise, qu'elle serait quelque chose que nous achèterions et, qui plus est, en échange de notre servitude.

En tout cas, Jésus, repoussant le discours mercantile de son interlocuteur, lui répond : « Il est écrit : Tu te prosterner devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu adoreras. »

Ainsi nous sommes bien appelés à nous prosterner et même à adorer. Mais cette prosternation et cette adoration, du fait qu'elles s'adressent à Celui que nous appelons Seigneur et Dieu, nous avons à décider si elles sont une monnaie d'échange dans une transaction commerciale et, surtout, si elles nous entravent ou si elles nous libèrent.

En tout cas, le démon, lui, considère que nous serions comme au marché. En effet, en réclamant que Jésus lui rende hommage, il entend lui faire acheter ce qui, selon Jésus, ne peut être que reçu, par lui-même et par quiconque, à la façon d'un don, et d'un don pur, que nous recevons sans rien donner en retour sinon, mais elle n'a pas de prix, notre intarissable gratitude, notre action de grâce. Voilà ce qui nous entretient, ce qui est pour nous une nourriture qui ne déçoit pas et qui, pourtant, pour parler familièrement, nous creuse à l'infini.

Paroisse Saint-Thomas d'Aquin
Carême 2013, 1er dimanche

Dressons trois tentes

(28) Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il alla sur la montagne pour prier. (29) Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante. (30) Et deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, (31) apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem. (32) Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, se réveillant, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. (33) Ces derniers s'en allaient, quand Pierre dit à Jésus : « Maître, il est heureux que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il ne savait pas ce qu'il disait. (34) Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent. (35) Et, de la nuée, une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. » (36) Quand la voix eut retenti, on ne vit plus que Jésus seul. Les disciples gardèrent le silence et, de ce qu'ils avaient vu, ils ne dirent rien à personne à ce moment-là.

Luc 9,28-36

« Dressons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie. » Il s'agit pour Pierre d'immobiliser l'événement et d'en séparer les acteurs les uns des autres. Or, il n'en sera rien. Car, au jugement de l'Évangéliste, parler ainsi fait la preuve qu'on n'a rien compris à ce qui arrive : « Il ne savait pas ce qu'il disait. »

Mais que se passe-t-il donc ?

Jésus entendait associer les siens à l'événement dans lequel il était engagé, dans sa prière : « Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il alla sur la montagne pour prier. » Mais à quel titre eux, et nous avec eux, sont-ils présents ?

On pourrait d'abord penser qu'ils sont requis comme spectateurs ou, plus même, comme témoins, tant paraît objective et comme à distance la brève description de ce qui arrive à Jésus : « Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante. Et deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Elie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem. »

Mais est-ce bien cela, et cela seulement, qui leur est arrivé ? En effet, « Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil. » Toutefois, « se réveillant », ils voient quelque chose : « la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. »

Ainsi donc, devant Jésus, nous ne sommes pas réduits à être des assistants qui regardent, fût-ce dans l'admiration. Toujours, par notre foi en lui, nous sommes associés intimement à ce qui lui arrive. Jamais nous ne sommes à distance mais toujours nous ne faisons qu'un avec lui, intégrés que nous sommes, chacun et tous ensemble, à la sphère dans laquelle il est pris : « Pierre n'avait pas fini de parler qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre. »

Jésus n'est donc jamais seul. Il est toujours avec nous. Nous sommes toujours avec lui. Son histoire est la nôtre. Notre histoire est la sienne.

Or, comment continuer à vivre dans une telle fréquentation de Jésus sans d'abord avoir peur ? « Ils furent saisis de frayeur. » Sans doute. Mais nous ne pouvons pas en rester là.

En effet, pour les « disciples » que nous sommes une voix retentit, interminablement : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. » Telle est notre condition de croyants en Jésus : nous sommes des frères, associés à ce Fils. Nous sommes donc appelés à écouter, pour notre bonheur, quoi qu'il nous arrive, Celui avec lequel nous ne faisons qu'un et qui nous unit tous ensemble en lui dans l'espérance de sa propre gloire.

Paroisse Saint-Thomas d'Aquin
Carême 2013, 2ème dimanche.

Laisse-le encore cette année

(1) Un jour, des gens vinrent rapporter à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer pendant qu'ils offraient un sacrifice. (2) Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? (3) Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous comme eux. (4) Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? (5) Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière. »

(6) Jésus leur disait encore cette parabole : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas. (7) Il dit alors à son vigneron : 'Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. À quoi bon le laisser épuiser le sol ?' (8) Mais le vigneron lui répondit : 'Seigneur, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. (9) Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas.' »

Luc 13,1-9

Aucun de nous n'est exempt de faute. Mais l'évaluation, plus ou moins sévère, de notre conduite par nous-mêmes ou par les autres ne nous empêche jamais, comme Jésus le déclare, de pouvoir nous *convertir*. Car le pardon est toujours disponible, tel un fruit toujours déjà mûr.

Pourquoi donc en est-il ainsi ?

Parce que, lorsqu'il s'agit du pardon, on n'en est plus à faire des comptes. Ainsi la véritable conversion commence, si l'on peut risquer ce paradoxe, par le prix que nous accordons à la gratuité, par l'estime que nous en avons. En revanche, il nous serait impossible d'échapper à l'écrasement sous le poids de nos misères ou de nos fautes si nous en restions à un régime d'appréciation de notre valeur selon le plus ou le moins. Car le pardon, comme la vie, toujours, *se donne, se dépense*, et sans rien qui lui réponde que notre gratitude, qui est la racine même du repentir et de sa joie.

Et pourquoi donc en est-il ainsi, du moins si nous en croyons Jésus ?

Parce que le temps dans lequel se poursuit notre existence n'est jamais arrêté, parce qu'il n'est pas une prison, parce qu'il est toujours ouvert, et nous avec lui, à autre chose encore que tout ce que nous avons pu faire déjà et donc – pourquoi pas ? – à notre délivrance.

Non pas que le temps, en durant, soit par lui-même pourvu d'une énergie qui nous renouvellerait. Mais il est le champ dans lequel le travail d'un Autre que nous en nous, jamais sans nous, sans notre collaboration, se dépense, inépuisamment, à nous transformer. Il n'est jamais un temps dans lequel ce travail libérateur viendrait à cesser. Bref, il n'est pas un temps indifférent : il est un temps de grâce.

Au propriétaire intéressé, qui veut arrêter les frais, ne pas laisser épuiser le sol, il y a donc toujours un vigneron, plein de foi en l'avenir, qui répond, en s'engageant à payer de sa propre personne : « *Seigneur, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas.* » Or, ce vigneron, c'est Jésus lui-même.

Ainsi notre conversion commence et se poursuit interminablement, toujours autrement nouvelle, par cette estime que nous pouvons porter au temps et, surtout, à sa fécondité imprévisible. En effet, le temps est, au plus près de nous, confondu avec ce que nous sommes, mais il n'est jamais immobile, jamais le même : il est toujours une occasion offerte de donner du fruit.

Certes, ce fruit est dans l'avenir. Mais pourquoi, d'être encore futur, au-delà d'aujourd'hui, serait-il moins certain ? Nous ne pourrions douter de la réalité de ce fruit que si, au motif de sa gratuité, nous en venions à l'estimer impossible, parce que ce qui prétend se donner gratuitement ne pourrait être qu'un mirage. Mais tout, si nous vivons de la foi en la grâce, nous détourne d'adopter une telle pensée.

*Paroisse Saint-Thomas d'Aquin
Carême 2013, 3ème dimanche*

Prends-moi comme l'un de tes ouvriers

(11) Jésus disait cette parabole : « Un homme avait deux fils. (12) Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient. » Et le père fit le partage de ses biens. (13) Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. (14) Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. (15) Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. (16) Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. (17) Alors il réfléchit : « Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! (18) Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. (19) Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers. » (20) Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. (21) Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils... » (22) Mais le père dit à ses domestiques : 'Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. (23) Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. (24) Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.' Et ils commencèrent la fête. (25) Le fils aîné était aux champs. À son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. (26) Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. (27) Celui-ci répondit : « C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé. » (28) Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. (29) Mais il répliqua : « Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. (30) Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras ! » (31) Le père répondit : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. (32) Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé » ! »

Luc 15, 11-32

Il pensait avoir bien préparé la rencontre : « Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers » En fait, quand il est en présence du père, il ne parvient pas à aller jusqu'au bout de son discours. Il faut dire que le père ne l'a pas aidé à prononcer ce qu'il avait si soigneusement médité. Lisons plutôt ce qui s'est produit : « Comme il était encore loin, le père l'aperçut et fut saisi de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers » . Ainsi donc, au lieu d'être accueilli par des reproches ou de devoir payer onéreusement par son travail tout ce qu'il a dilapidé, voilà qu'il reçoit encore et, à notre étonnement, c'est de la tendresse. Il en est même comblé !

Pourquoi en est-il ainsi ?

Mais tout simplement parce que, dans notre existence, tout ne se paie pas, et surtout pas ce que nous avons pu faire de mal. D'une certaine façon, proprement insondable, le mal, si grave qu'il soit, n'a pas de prix, lui non plus, comme le bien. Il suffit, pour en être déchargé, de dire, mais sincèrement, pour de bon et du fond du cœur : « Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils » . Tout le reste est de trop.

Et pourquoi donc ?

Mais tout simplement, répondons-nous encore ou, plutôt, très mystérieusement, parce que le *fils* est toujours dans un rapport de gratuité envers son *père*. N'entendons pas par là que le *fils* serait comme de trop, que le *père* pourrait, à son gré, selon son humeur, lui refuser d'exister. Mais n'entendons pas davantage que le *fils* serait nécessaire, indispensable à son *père*. Non, pour le *père*, avoir un fils, c'est exister selon ce qu'il est lui-même, ce n'est ni perdre ni non plus s'accroître mais donner, inépuisablement, et concevoir du fait de ce don une joie sans fin. Rien ne peut payer cette joie et, surtout pas, la prestation que pourrait fournir le *fils* à son retour, mais seulement son action de grâce.

La suite de l'histoire est donc dans le droit fil de ce qu'est le *père*. « Mais le père dit à ses domestiques : « Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ». Et ils commencèrent la fête.»

Allons-nous dire que la fête est de trop ?

Mais alors, pour notre propre malheur et celui des autres, au mépris de la foi la plus élémentaire, nous en reviendrions à considérer que seul l'intérêt commande la conduite de notre vie, que la grâce n'y règne pas souverainement mais seulement la fantaisie de notre coeur mercenaire et intéressé.

Quand nous sommes tentés de le penser, à la façon du *fils aîné*, écoutons le *père* nous détourner de créer ainsi notre propre malheur, d'oublier que, du fait de Dieu, tout est grâce entre nous et Lui. « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu, et il est retrouvé.* »

*Paroisse Saint-Thomas d'Aquin
Carême 2013, 4ème dimanche*

Celui d'entre vous qui est sans péché

(1) Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ; de bon matin, il retourna au Temple. (2) Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner. (3) Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère. (4) Ils la font avancer, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. (5) Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? » (6) Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il traçait des traits sur le sol. (7) Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. » (8) Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol. (9) Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allaient l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme en face de lui. (10) Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ? » (11) Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus. »

Jean 8,1-11

Une très réelle solidarité nous lie tous les uns aux autres dans le bien comme dans le mal.

Ainsi, nous pouvons bien n'être pas tous pareillement innocents ou coupables de ce mal. Bien plus, l'un d'entre nous, Jésus, peut bien même, comme nous le croyons, en être absolument innocent. Néanmoins ni lui-même ni personne ne peut tirer son épingle du jeu et, à la façon d'un arbitre souverain, condamner d'emblée et sans appel celles et ceux dont la faute est pourtant avérée, telle cette « femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère ».

S'il en est ainsi, nous pouvons mesurer la gravité du propos adressé à Jésus par les scribes et les pharisiens et aussi la portée du commentaire qui en est donné par l'Évangéliste : « « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? » Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser ».

La réponse de Jésus est sans équivoque : elle s'inspire de ce principe qu'il faudrait être soi-même absolument innocent pour s'autoriser à exécuter le coupable : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre ». Étrange propos, en vérité, car il semble que l'innocence donnerait le droit de supprimer quelqu'un au prétexte qu'il serait gravement coupable. Or, on voit ici qu'il n'en est rien et que, tout au contraire, l'innocence incarnée en la personne de Jésus et la foi qu'on lui accorde ont pour effet de pardonner et de faire d'un coupable un vivant à jamais.

En effet, nous connaissons la suite du récit : elle est en elle-même un enseignement vivant. « Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allèrent l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés ». Mais alors lui, Jésus, le pur, l'innocent, puisqu'il reste, devons-nous en conclure qu'il approuve la conduite de la femme ?

Certes non. Mais si lui non plus ne prononce aucune condamnation, c'est pour une toute autre raison que celle qui avait motivé le retrait des scribes et des pharisiens. C'est parce qu'il ouvre réellement à cette femme un avenir de liberté, en lui donnant, par pure grâce, l'ordre d'y entrer dès à présent. En effet, puisqu'elle reconnaît elle-même que personne ne l'a condamnée, « Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus ». »

Ainsi elle peut aller, et nous tous avec elle, non certes sans être encore entravés, et parfois lourdement, par tout ce que nous avons fait de mal dans le passé, mais en tout cas sans que notre faiblesse, toujours encore présente, nous condamne et nous désespère. Pour cela, il nous faut et il nous suffit d'accueillir dans la foi, comme un message sûr, comme une force qui nous est communiquée, la parole du pardon et l'ordre d'aller plus loin que notre péché : le chemin est ouvert !

Quant aux scribes et aux pharisiens, ils rentrent dans le rang, ils sont déchargés de leur arrogance par la conscience même qu'ils prennent de n'être pas sans péché. De ce fait ne seraient-ils pas eux-mêmes introduits déjà sur une autre voie que celle de la condamnation ?

Paroisse Saint-Thomas d'Aquin
Carême 2013, 5ème dimanche